Document generated on 08/12/2025 5:35 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Katia Canciani, Sébastien Chabot, Bernard Marcoux

Josée Bonneville

Number 124, Winter 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36602ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bonneville, J. (2006). Review of [Katia Canciani, Sébastien Chabot, Bernard Marcoux]. *Lettres québécoises*, (124), 19–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

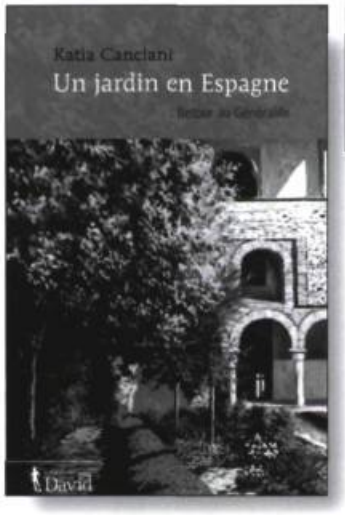
https://www.erudit.org/en/

☆☆☆☆ 1/2

Katia Canciani, *Un jardin en Espagne. Retour au Généralife*, Ottawa, David, coll. « Voix narratives et oniriques », 2006, 240 p., 18 $.

Visite au jardin de ses souvenirs

Un premier roman parfaitement maîtrisé.



Le jardin en Espagne du titre, c'est celui du Généralife, situé à côté de l'Alhambra, à Grenade, un jardin aménagé au XIII[e] siècle sous le règne du sultan Muhammed I. À la suite d'une promesse faite à son mari, Maria, la narratrice, y effectue une visite dont les étapes structurent le roman.

UN JARDIN

Précédé du plan officiel du jardin, le roman est divisé en quinze chapitres qui correspondent aux quinze espaces indiqués sur le plan. Chaque chapitre s'ouvre sur la description, parfois émaillée d'informations historiques, de l'espace correspondant. Maria, qui est peintre, et dont le mari est architecte, est très sensible aux divers agencements du lieu. Ses descriptions, précises et empreintes de lyrisme, sont très sensuelles ; elles évoquent « la lumière se décompos[ant] dans la vapeur des bassins » (p. 82), « l'odeur du jujubier, de l'eau fraîche, du vent tiède, des figues mûres » (p. 146), « la musique des feuilles, des oiseaux et des cascades » (p. 163), etc. Elles font aussi souvent référence à l'eau, omniprésente dans le jardin.

KATIA CANCIANI

DES SOUVENIRS

Symbole par excellence du temps qui passe, l'eau est naturellement associée aux souvenirs de Maria qui, eux, constituent l'essentiel du roman. Dans chaque chapitre, en effet, la description de l'espace est suivie de la narration d'un souvenir. Dans le premier, la narratrice, enfant, écoute sa mère lui raconter l'histoire de son arrière-grand-mère. Dans le deuxième, Maria se rappelle avoir voulu visiter, à cinq ans, « l'autre pays » dont lui parlait son oncle Juan. Par la suite, elle se souvient de son amie Anne-Rose, de son premier coup de foudre, à treize ans, de la fois où elle a posé nue, au conservatoire des beaux-arts où elle a étudié, de dix-huit à vingt-deux ans, de la rencontre de son mari, Issa, de son mariage, de son premier accouchement, etc. Dans le quinzième chapitre, son mari l'incite à aller visiter le Généralife. La visite, qui a lieu quelques mois plus tard, ne dure que quelques heures, mais lorsque Maria quitte le jardin, c'est plus de trente ans de sa vie qu'elle a évoqués. Un épilogue la ramène chez elle au lendemain de sa visite. Le passé rejoint ainsi le présent.

DE LA SÉRÉNITÉ

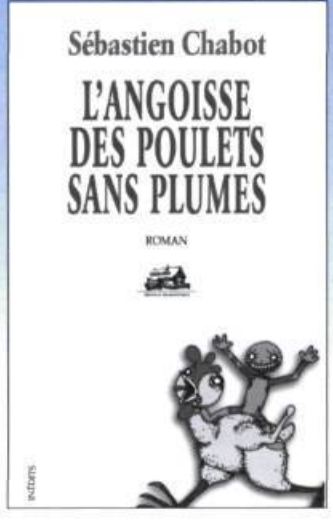
Au début du roman, la narratrice affirme : « Mais ici, tout [est] calme, et l'impulsion trop fougueuse se vo[it] tantôt ravie par le coloris chatoyant d'une fleur, tantôt par la volupté d'un effluve. » (p. 11) Ce calme, il imprègne tout le roman. Malgré les événements dramatiques qui jalonnent sa vie et malgré la mort, très présente, Maria reste sereine et se raconte sans pathos. L'émotion, toujours juste, n'est jamais appuyée et elle est servie par une écriture tout en finesse. On en sort troublé mais apaisé. Un très beau roman, assurément !

☆☆☆ 1/2

Sébastien Chabot, *L'angoisse des poulets sans plumes*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 160 p., 21,95 $.

De l'angoisse et du délire

À lire si vous aimez les délires cauchemardesques.



Le roman s'ouvre par une image saisissante : la naissance du narrateur qui glisse hors de sa mère suspendue au bout de la corde avec laquelle elle essaie de se pendre. Perceval — ainsi se nommera-t-il — est le treizième d'une famille qui compte déjà douze garçons. Le père élève des poulets avec les plumes desquels il fabrique des oreillers ; il est aussi taxidermiste. La mère est dépressive et deviendra folle après la mort de son mari. Elle nourrit sa famille de soupe aux cornichons et d'omelettes géantes.

La suite du roman est à l'image de son incipit et peint un portrait terrifiant du monde dans lequel le narrateur a atterri si brutalement. Perceval passe les six premières années de sa vie sous la table, caché dans la poussière, avec comme seules amies les mouches dont il apprend le langage et à qui il commande. Après la mort de son père, une vie non moins dure l'attend, dans un orphelinat où l'on crucifie les enfants. La rude amitié de son frère Poplouk et du curé Théodule atténuent à peine l'horreur de sa vie.

DE L'ANGOISSE

Le roman est écrit sous le signe de l'angoisse qui lui donne son titre. Le père a découvert que les plumes sont plus douces lorsqu'il les arrache sur les poulets vivants. C'est donc ce qu'il fait, insouciant des cris de douleur des principaux intéressés. L'angoisse, c'est donc celle de ces poulets dénudés et grelottants. C'est aussi celle des poulets plus vieux qu'on tue pour les vendre au marché. C'est surtout celle de Perceval dont le regard, après avoir plongé dans celui d'un poussin tué par erreur, est devenu si chargé de terreur que ceux qui le croisent ressentent aussitôt une panique incontrôlable. Le narrateur conclut que « tout le monde cache une frousse, une angoisse semblable à celle des poulets sans plume » (p. 158).

DU DÉLIRE

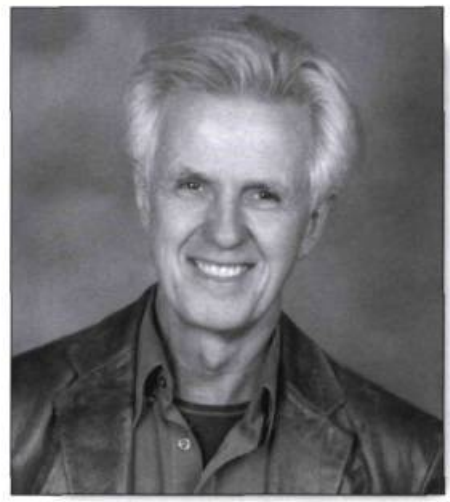
La quatrième de couverture affirme que le roman « propose une relecture de la tradition du roman québécois ». Cette affirmation me laisse perplexe. À quelle tradition fait-on référence au juste ? À celle des romans du terroir, assurément, puisque l'action se déroule à la campagne, dans une famille aussi nombreuse que pauvre, et que le clergé y est très présent. Mais on est plus près de l'anti-terroir d'un Albert Laberge qui, en son temps, a véritablement « relu » la tradition en montrant le côté sombre de la vie des cultivateurs d'autrefois. Une véritable relecture aurait supposé, de la part de Sébastien Chabot, une étude des mœurs de ce temps revues avec son point de vue d'aujourd'hui. Or, son roman s'apparente plutôt à un délire surréaliste qui aurait emprunté à un Québec ancien certaines de ses caractéristiques. Et c'est d'ailleurs là que réside son intérêt. Ce délire, issu d'un imaginaire débridé, tout en étant soigneusement construit, emprunte à un lyrisme qui fait grincer des dents. Le regard de Perceval atteint le lecteur lui-même qui ne peut rester indifférent à cet être en mal d'amour dont le destin aux « allures de clown aux dents cariées » (p. 79) est de toutes les époques. Certains seront fascinés ; d'autres, rebutés.

☆☆ 1/2

Bernard Marcoux, *L'arrière-petite-fille de Madame Bovary*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « amÉrica », 2006, 336 p., 27,95 $.

Emma Bovary, vraiment ?

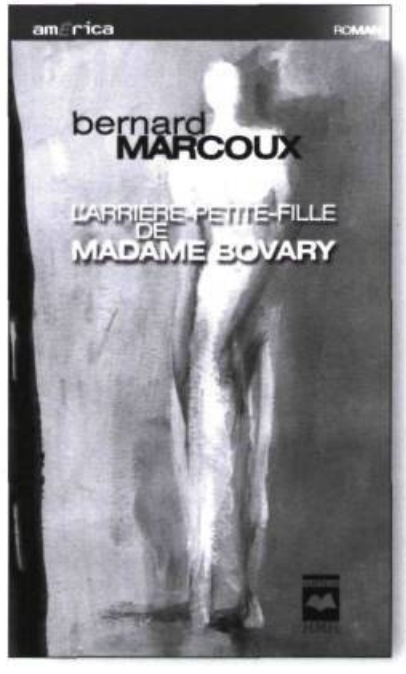
L'arrière-petite-fille n'est qu'un pâle reflet de son aïeule.



BERNARD MARCOUX

Il faut de l'audace pour évoquer Emma Bovary, l'une des plus célèbres héroïnes de la littérature française, car la comparaison avec le roman de Flaubert devient dès lors inévitable.

Qu'ont donc en commun Emma et Béatrice, l'héroïne de Marcoux ? Les deux sont mariées, insatisfaites et commettent l'adultère. Mais alors qu'Emma s'ennuyait auprès d'un mari niais, dans un village peuplé de gens insipides, Béatrice vit à Montréal et travaille dans une institution de crédit ; elle est davantage menacée de surmenage que d'ennui. Son mari est cadre supérieur, ce qui leur assure un confort matériel douillettement bourgeois. Béatrice aime son mari qui le lui rend bien. Le hic, c'est qu'il est si occupé qu'il oublie de lui faire l'amour. Quand il part travailler en Afrique pour quelques mois, elle en profite pour prendre un amant. Au contraire d'Emma, elle ne court donc aucun risque. D'ailleurs, personne ne lui reproche son adultère, si ce n'est une certaine Quartz Rose, qui est un personnage caricatural. En fait, Béatrice manque cruellement d'épaisseur en comparaison d'Emma qui, on le sait, est un personnage riche et complexe qui a même donné son nom à un comportement, le bovarysme, consistant à nier la réalité pour se complaire dans le rêve. Béatrice rêve, mais reste pragmatique, et sa vie ne basculera pas dans la tragédie.



UNE VISION MANICHÉENNE

Le roman prône l'affranchissement d'une morale trop frileuse par rapport à la sexualité, mais il le fait en insistant lourdement sur une autre morale maintes fois répétée : pour se sentir vivant, il faut faire l'amour. Conséquence : sa vision est manichéenne. Les « bons » sont ceux qui aiment faire l'amour et les « méchants », les autres, c'est-à-dire les femmes qui n'aiment pas le sexe et les hommes trop lâches pour séduire les femmes et les baiser. Les « bons », ce sont Béatrice et Charles (qui n'est pas le mari, comme chez Flaubert, mais l'amant de l'héroïne), Emmanuel, le père de Charles, et sa femme, Éva, ainsi que Louise, l'amie de Béatrice qui envie sa liaison. Les « méchants », eux, appartiennent à l'Association d'aide pour les hommes amoureux anonymes, un regroupement d'hommes divorcés qui aiment les femmes, mais ne savent comment s'y prendre avec elles, et à un groupe de croissance personnelle, *Féminine singulière*, composé de femmes qui « ont peur des hommes » (p. 233) et cherchent à se purifier des « souillures mâles » (p. 224) en s'adonnant à des pratiques ésotériques. Bref, les personnages sont jugés en fonction de leur comportement sexuel, ce qui est bien mince !

Le tout est émaillé de nombreuses références littéraires justifiées par le fait que Charles détient une maîtrise en littérature. Comme si le romancier avait cherché à donner de la profondeur à son roman en faisant appel à ceux des autres. Dommage ! parce que Bernard Marcoux sait écrire. Les scènes érotiques sont narrées de manière sensuelle et le roman renferme de belles pages sur les saisons et sur l'hiver québécois.